

Confettis d'empire

Motif 5

C'est alors que commença de se dessiner au fond de chaque cerveau vivant sur la croûte de la boule bleue sa silhouette de presse-agrumes dressée vers le ciel, d'abord apparue sous la forme d'une image timide, imprimée dans le journal au titre circulaire, *Le Tour du monde*, dont les familles attendaient chaque semestre la livraison des quelques feuillets qui poursuivaient un peu plus loin l'inventaire des richesses infinies, dans le frisson renouvelé des dangers qui guettaient les intrépides explorateurs barbus, environnés par la nature hostile et les populations aux mœurs sauvages, souvent en proie aux fièvres qui leur tombaient dessus, comme ça, secouant leur pauvre chair, les explorateurs en train de se frayer un sentier au cœur des continents, avançant les uns après les autres, dans toutes les directions, en avant-courriers de la civilisation. Or, cette année-là, au détour de la page 296, apparut sa silhouette enfermée dans un rectangle de vingt-trois centimètres et demi par quinze et demi, une trouée grisâtre encadrée par le blanc de la page, faite de milliers de traits hachurés, suivant la technique de gravure alors en vogue dite du bois de bout, qui permettait d'obtenir des nuances de gris proches de la photographie encore impossible à reproduire dans la presse, l'œil recomposant à partir du fouillis de hachures une allée à la perspective accentuée où se tenaient deux personnages vêtus l'un de clair, l'autre de sombre, aux ombres marquées vers la gauche, simplement posés là pour signifier l'échelle monumentale du site, l'allée flanquée de maigres palmiers aux plumeaux dressés dans le ciel, une étendue de stries plus ou moins serrées de manière à figurer le moutonnement des nuages, tandis qu'émergeait d'une prolifé-

ration végétale, au bout de l'allée aux dalles inégales, la masse architecturale parfaitement symétrique, ouverte par un portail au tympan en ogive et composée de galeries étagées, surmontées d'imposantes tours coniques et renflées, formées de bandes ouvragées et empilées les unes sur les autres, leurs bords terminés par des motifs recourbés vers le ciel, cette image recueillie quelques mois plus tôt au moyen de quelques coups de crayon posés sur un carnet par l'un de ces explorateurs polyvalents et barbus, la main chassant une goutte de sueur coulant de son front, alors qu'il parcourait l'intérieur de ce pays mouillé et faisait étape de mission en mission, de simples groupements de paillotes dont l'une se trouvait surmontée du symbole de la religion, habitées par des prêtres eux aussi rongés de fièvres et d'ulcères, le regard brillant dans l'attente du martyr :

Dès que le roi eut aperçu un étranger à côté du missionnaire, il donna l'ordre à ses rameurs d'accoster le rivage, et, quand il fut à portée de la voix, il s'adressa à l'abbé :

— *Quel est cet étranger qui est avec vous ?*

— *Sire, c'est un ressortissant bleu-blanc-rouge.*

— *Un Tricolore ! répondit-il avec vivacité.*

Puis, comme s'il doutait de la parole du missionnaire, il ajouta en s'adressant à moi :

— *Vous êtes tricolore ?*

— *Tricolore, sire, répondis-je en siamois.*

— *M. Mouhot vient de la ville-capitale, dit l'abbé en donnant à sa réponse un air mystérieux ; mais il a été tout récemment au Siam.*

— *Et que vient-il faire dans mon royaume ?*

— *Il est en mission particulière, dit l'abbé d'un ton diplomatique, mais qui n'a rien de commun avec la politique ; c'est uniquement pour*

voir le pays ; du reste, M. Mouhot ne tardera pas à rendre une visite à votre Majesté.

L'explorateur-naturaliste parcourant l'intérieur, coiffé suivant la mode anglaise destinée à devenir la règle, d'un casque en moelle d'aloès recouvert d'une mousseline blanche, percevant les échos des exactions commises par les barbares d'Occident à quelque distance vers l'est, après la prise de Saigon, l'explorateur traçant sur un carnet l'incroyable apparition reproduite dans *Le Tour du monde*, telle qu'elle lui apparut au terme de trois jours de marche à travers une forêt touffue, le long d'un sentier couvert d'un lit profond de poussière et de sable fin, débouchant tout à coup sur une belle esplanade pavée, bordée de beaux escaliers qui en occupaient toute la largeur et au-delà de laquelle s'étendait une immense colonnade couronnée de cinq hautes tours, le texte que pouvait suivre l'œil se continuant en lettres imprimées autour de l'image, récit d'abord noté par l'explorateur à l'étape, au déclin du jour, surpris par la nuit au milieu de ses études et de ses réflexions, écrivant quelques lignes à la hâte, à la lueur blafarde d'une torche, entre la peau d'un singe fraîchement écorché et une boîte d'insectes à classer et à emballer, assis sur sa natte ou sa peau de tigre, dévoré par les moustiques et souvent les sangsues, poursuivant le seul but de dévoiler l'existence des monuments les plus imposants, les plus grandioses, d'une œuvre architecturale qui n'avait peut-être pas, qui n'avait peut-être jamais eu son équivalent sur le globe, le récit se poursuivant sous le regard des familles qui percevait des mots gorgés d'émotion, étonnement, stupeur, miracle, parmi lesquels se mêlaient des noms propres à même d'exalter la grandeur, Grèce, Rome, Ninive ou Persépolis :

— Nous marchions de merveille en merveille, dans un état d'extase toujours croissant.

Puis, à la page 303, les familles tombaient sur l'image également gravée d'une statue d'homme nu, assis, corpulent, la jambe gauche reposant sur un socle carré, la droite en position fléchie, la main gauche reposant sur

la cuisse gauche, tandis que la main droite semblait saisir un objet invisible, le visage aux traits réguliers, de profil, le nez droit, les lèvres charnues surmontées d'une fine moustache, les yeux obliques, les oreilles fortes et ourlées, la longue chevelure bouclée ramenée en arrière, les hachures de la gravure traduisant le modelé du corps et sa carnation sombre, tandis que tout autour les mots transcrits des notes de l'explorateur rapportaient des récits confus sur un roi lépreux bâtisseur de cités, de brahmanes aux pouvoirs surnaturels et d'araignées mangeuses de mouches. Ainsi s'imprimait-elle dans le foyer intérieur, l'image, à partir de quelques reproductions en noir et blanc, dupliquées d'exemplaire en exemplaire par une presse à cylindre, transposée des dessins de l'explorateur qui avait arraché les ruines à la profondeur de leur forêt, dans l'un des pays les plus reculés, sauvage, inconnu, désert, où ne retentissaient guère que le rugissement des tigres, le cri rauque des éléphants et le brame des cerfs, une image sous laquelle courait la légende : *Chaussée et entrée principale d'Ongkor-Wat. – Dessin de Guiaud d'après M. Mouhot.*

Aussitôt aimantés, déboulaient sur place d'abord un ethnologue allemand, ensuite un photographe anglais accrédité par le roi de Siam, venu au cœur de la forêt avec ses plaques de verre et ses flacons de collodion afin de fixer le premier l'empreinte du temple à travers la lumière grâce à ce procédé encore nouveau, si exact et si prompt, fidèle aux lois de la géométrie, alors occupé à inventorier toutes les richesses de la terre, pour ensuite rapporter sur cette île baignée de brume alors en passe de devenir maîtresse du monde, ses vues éditées à Edinburgh l'année suivante, à quelques coûteux exemplaires, les photographies sépia, comme faites d'un jus jaunâtre, collées directement sur le papier cartonné car il n'existait pas encore de technique capable de reproduire la photographie par les moyens de l'imprimerie, de la façade du temple, des galeries encombrées par les déjections accumulées des chauve-souris, des bas-reliefs guerriers et des gracieuses danseuses terrestres et célestes appelées à une belle fortune fantasmatique, ainsi que du palais du roi lépreux, accompagnés de

commentaires où revenaient les noms Grèce et Rome, répétant qu'aucune découverte comparable n'avait eu lieu depuis celles de Khorsabad ou de Ninive et rapportant les naïves explications que les indigènes racontaient avec une crédulité enfantine, des bribes de légendes qui s'évaporaient dans la merveille pour dire comment ces incroyables architectures étaient l'œuvre de créatures venues du ciel, nées d'un souffle des dieux, façonnées par un peuple de géants, modelées dans la boue ensuite pétrifiée.

Ainsi l'image, ou plutôt l'agglomérat imagier encapsulé dans ce nom propre, Angkor ou Angcor, Ongkor, Maha Noku, Angoz, Angcor la Grande, ou bien encore Ongko, voire Angou, d'où s'échappait tout un écheveau de sensations neuves, la majesté des ruines où vivaient quelques moines au crâne rasé, placides, en ce temps-là vêtus sur l'image de noir et de blanc, car aucun mode de reproduction mécanique en couleur n'avait révélé l'éclat de leurs robes safran, le frisson des dangers de la forêt moite et de ses fièvres, serpents, tigres, éléphants, de ses peuples sauvages, primitifs, les mystères des inaccessibles religions orientales et le fracas des récits sans fin venus de la nuit indienne, aux mille et un épisodes guerriers et vengeurs, l'aura érotique des délicieuses figures gravées aux murs des temples, charnues et pourtant graciles, aux seins ronds, aux hanches rondes, aux lèvres comme des fruits murs, l'indéfinissable sourire et les nuées de chauve-souris qui peuplaient les obscures galeries des temples, qui s'envolaient à la lumière des torches en laissant derrière elles l'odeur insupportable des montagnes de fiente sédimentées au cours des siècles, tout cela formait cet écheveau sensationnel qui commençait à proliférer dans le cerveau des savants et sur la rétine des familles : au centre s'élevait la silhouette aux cinq tours oblongues d'Angkor Vat, sa silhouette de presse-agrumes venue s'ajouter aux découvertes archéologiques du siècle dans la compétition, la course de vitesse d'un bord l'autre des océans, le long des fleuves, la pénétration des continents à laquelle concourait, à côté de l'envoi des canonnières, l'excavation de toutes les civilisations disparues, car la conquête de la planète dans les quatre directions de

l'espace se doublait de l'invention d'une légende commune à l'humanité entière dans l'insondable profondeur du temps.

De nouveau dans le journal, d'abord celui dont le titre, *L'Illustration*, disait bien l'irrépressible propagation de l'image, puis encore dans *Le Tour du Monde*, au cours de cette mission d'exploration du Mékong à l'embouchure duquel, trois siècles plus tôt, le poète portugais avait fait naufrage, ayant perdu sa femme chinoise dans la catastrophe et portant son manuscrit à bout de bras au-dessus des flots, les voici apparus les six protagonistes de l'aventure portés par la légende *Commission d'exploration du Mékong*. – *Dessin de Émile Bayard d'après une photographie de M. Gsel*, imprimés sur le papier, gravés à leur tour, cette fois probablement selon le procédé zincographique qui consistait à attaquer la plaque de métal à l'acide pour qu'apparaissent en noir et blanc leurs formes nonchalamment assises sur les marches du temple, leurs traits tirés, leurs barbes hirsutes, accablés de chaleur saturée d'humidité, leurs vêtements froissés, spongieux, les fines cravates sombres dégoulinant sur leurs torses leur donnant des airs de rapins en goguette : de gauche à droite (mais dans la réalité ce fut peut-être le contraire car il était possible que le sens de la gravure soit inversé par rapport à celui de la prise de vue) : 1) les jambes écartées, l'air vaguement bohème, le second de l'expédition, le lieutenant de vaisseau Francis Garnier pour l'instant assis sur les marches d'Angkor Vat, alors en quête de gloire, âgé de vingt-sept ans, ayant assisté au sac du palais d'Été de Pékin, un peu tête brûlée, devenu un temps aussi célèbre que le docteur Livingstone avec qui il partagea une médaille d'honneur hors concours lors du premier congrès géographique international d'Anvers au retour de cette mission d'exploration, jusqu'à cette affaire confuse qui le conduisit sept ans plus tard à un coup de force contre la citadelle de Hanoi, suivi d'une sortie hasardeuse accompagné d'une quinzaine d'hommes, avançant parmi les rizières jusqu'au pont du Papier où il tomba au pied d'une diguette, transpercé de lances, sa tête aussitôt tranchée et son foie arraché 2) le plus jeune officier de marine de la commis-

sion, Louis Delaporte, le seul dont le regard ne fixait pas l'objectif mais se détournait, fuit ou s'échappa, ayant déjà servi au Mexique, de nature artiste et réservée, dessinateur et musicien, sujet au mal de mer, de santé fragile et mal remis d'une crise de fièvre, pour qui les ruines d'Angkor furent une révélation telle qu'il revint sept ans plus tard, toujours tremblant de fièvre, en faire de nouveaux relevés, des estampages, des moulages et aussi des prélèvements, puis une nouvelle fois encore quelque huit ans plus tard, à nouveau malade de fièvre, afin de constituer le musée finalement hébergé au palais du Trocadéro, à la tête duquel il mourut après soixante années d'exercice 3) le visage poupin, la trentaine joviale, Clovis Thorel, médecin de la marine (auxiliaire de deuxième classe) passé par la Crimée et le haut Sénégal du général Faidherbe où il s'était exercé à la géologie et à la minéralogie, mort trente années plus tard au poste de médecin inspecteur de l'établissement thermal de Bagnoles-de-l'Orme (Calvados) 4) l'air réfléchi du savant, âgé de trente-et-un ans, Pierre Joubert, chirurgien de la marine (auxiliaire de troisième classe) et membre de la Société botanique tricolore, soutint sa thèse de doctorat en médecine à son retour et mourut paisiblement dans la ville-capitale plus de quarante ans plus tard après avoir offert sa flore cochinchinoise et cambodgienne au muséum 5) légèrement en retrait, le benjamin de la commission, âgé de vingt-deux ans, Louis de Carné, neveu du lieutenant-gouverneur, fonctionnaire du ministère des affaires étrangères et seul civil de l'équipée, mourut peu après son retour dans la ville-capitale 6) la jambe droite repliée sur la gauche (à moins que ce ne soit le contraire en raison de l'inversion probable de l'image), le regard bien droit vers l'objectif, le chef de l'expédition, capitaine de frégate de son état, âgé de quarante-quatre ans, Ernest Doudart de Lagrée, féru d'archéologie depuis une halte en Grèce, au retour de Crimée, au cours de laquelle il fustigea le vandalisme britannique à propos du démantèlement des ruines du Parthénon, mort vingt-quatre mois plus tard d'une hépatite amibienne à Tongtchouen (province du Yunnan, Chine du Sud). Par définition absent de

l'image, l'opérateur, un artisan installé à Saigon et venu avec la commission d'exploration jusqu'aux ruines, équipé de sa chambre noire et de ses flacons de collodion pour fixer en négatif sur ses plaques de verre les premières vues bleu-blanc-rouge du site, suant sous son voile noir, absents également les interprètes, les sous-officiers, les quelques recrues militaires locales en attente de se transformer en tirailleurs dits annamites et les quatre-vingts porteurs dont les noms se sont évanouis, absorbés par la végétation ou dévorés par les animaux comme dans ce rite funéraire des anciens Khmers qui confiaient les cadavres de leurs défunts simplement enveloppés d'un linceul végétal à la dévoration de la forêt, tous anonymes à la différence de Dragonne, la chienne du lieutenant de vaisseau second de l'expédition, celui-là même qui laissa sa tête au pont du Papier, Dragonne, la chienne au nom de canonnière qui le suivait fidèlement depuis son retour du sac du palais d'Été et qui périt noyée dans le fleuve. Mais avant de venir se figer en image sur les marches d'Angkor Vat avec leurs mines de carabins en excursion, ils étaient arrivés sur les canonnières 27 et 32 pour fixer la nouvelle capitale au lieu dit Les Quatre Bras, à la jonction de la rivière Tonle Sap et du fleuve Mékong, à Phnom Penh, lors d'une cérémonie de prise de possession, de partage de la terre et des eaux entre les uns et les autres, à l'occasion de laquelle furent épinglées sur la poitrine du jeune roi Norodom, au nom du Napoléon troisième, les insignes de commandeur de la légion d'honneur, avant qu'il ne les honore à son tour, les six explorateurs-diplomates barbus, du spectacle de ses danseuses, parmi lesquelles figuraient quelques unes de ses quarante épouses, en une scène également reproduite dans le journal : *Les danseuses du roi du Cambodge. – Dessin de E. Bocourt d'après un dessin de M. Delaporte.*

Puis, déjà touristes, l'un après l'autre les explorateurs barbus rejouant la scène de la découverte, traversée de la forêt, pressentiment du chef-d'œuvre annoncé au détour de son rideau de végétation, apparition de la colonnade comme un décor de carton-pâte, vaste avenue et tout au fond là-bas les hautes tours de la pagode d'Angkor Wat, tout cela maintenant

rehaussé de couleurs suivant le procédé de la chromolithographie dans la publication officielle de la commission d'exploration, une édition de luxe en deux volumes, au loin la silhouette du temple vue par-delà le bassin qui le précédait, cadrée par un banian séculaire, le dessinateur s'étant lui-même placé dans l'image, en bas à droite, assis de trois-quarts dos, tenant sa feuille à dessin d'un blanc éclatant de la main gauche, coiffé du chapeau de paille rond que portaient les paysans de ce pays mouillé, une goutte de sueur roulant sur sa joue et se perdant dans sa barbe, absorbé dans sa tâche artistique tandis qu'à ses côtés, debout, cadrant la scène, regardant au-delà, se tenait un homme presque nu, autochtone, indigène, natif, les reins ceints d'un morceau d'étoffe, à la manière dont étaient représentés les indiens en bordure de la scène principale sur les gravures montrant le nouveau monde. Lui, le dessinateur de la commission qui s'était pris de passion pour les ruines, dont les dessins attiraient la curiosité, la convoitise et même la concupiscence autour du trésor aux cinq tours aurolé de son souverain aux multiples épouses, au nom sorti des épopées indiennes, Norodom ou Sisowath, et dont la titulature complète se déroulait sur plusieurs lignes de texte, de ses danseuses terrestres et célestes à l'ineffable sourire, de ses éléphants et de ses tigres ainsi que de sa légende du roi lépreux, il revint plus tard, cette fois avec une cohorte de savants, un ingénieur hydrographe et polytechnicien, un médecin diplomate, un professeur du muséum, un ingénieur des services civils ainsi qu'un conducteur des ponts-et-chaussées, une brochette d'amateurs capables d'arracher à la forêt quelques morceaux sculptés, dans le but de faire progresser la science archéologique et de rapporter dans les bras chauds de la mère patrie quelques fragments de la beauté enfouie dans la verdure. Venus de nouveau le long du fleuve sur une canonnière puis en chars à buffles à travers les marais, les forêts et les rizières inondées, rejouant la scène de l'apparition pour quarante-deux nouveaux temples dont les ruines étincelaient sous les feux du soleil. Autour de la cohorte chaque fois frappée de stupeur ou poussant des cris d'admiration, émer-

veillée, dans l'ombre projetée par les bambous, gisaient pêle-mêle des pierres brisées, des statues, des stèles, des colonnes, des monstres eux aussi à moitié cachés par les herbes, l'enseigne de vaisseau-archéologue Louis Delaporte photographiant cette fois lui-même et, toujours armé de son crayon, dessinant, mais aussi moulant, estampant et prélevant sur les monuments telle figure d'entrepilastre devata (Preah Khan, XII^e s., musée Guimet, 18140), tel naga tenu par un géant (Preah Khan, fin XII^e déb. XIII^e s., musée Guimet, 1802, 1803, 24615 à 24617), tel pilastre d'angle de la terrasse des éléphants (Angkor Thom, XVI^e s.?, musée Guimet, 26614), à l'aide de palans fixés aux arbres, soulevant précautionneusement les pierres dans l'air avant de les faire reposer sur des brancards recouverts de feuillage, portées par quelques dizaines d'autochtones nus ou presque, et de les acheminer ainsi jusqu'au cours d'eau voisin où elles étaient, les sculptures, embarquées sur de grands radeaux de bambou et conduites parmi les rapides, certaines coulant à pic, jusqu'à Phnom Penh, puis jusqu'à Saigon sur les canonnières, puis jusqu'à Toulon dans le ventre d'un navire, les reliques surgies de l'antique royauté khmère abordant alors pour la première fois un quai de la vieille Europe, avant d'échouer en caisses dans la cour du Louvre puis de trouver asile, après l'exposition universelle, dans le palais du Trocadéro construit à cette occasion, alors tout neuf, au pied duquel se tenaient des statues allégoriques des continents tandis qu'une personnification de la Renommée se dressait à son faite dans le bleu du ciel.

Les allers-retours entre le pays tricolore et la forêt aux ruines s'intensifiaient, les savants toujours plus ou moins militaires rapportant de nouveaux objets reproduits ensuite dans des ouvrages imprimés suivant la technique appelée phototypie qui transposait désormais la photographie, alignant en un montage édifiant la rue Catinat (Saigon), le palais du roi à Phnom Penh (constructions européennes et partie cambodgienne), des vues d'Angkor et la statue du roi lépreux (phototypie Bertaud 9, rue Cadet). Les familles avaient maintenant pris l'habitude de se rendre aux

grandioses expositions qui, l'une après l'autre, répandaient leurs clartés et promesses de bonheur universel dans une ivresse de gloire à la république bleu-blanc-rouge chaque fois dépassée. Cette année-là, érigée par les soins de l'architecte qui s'apprêtait à doter Phnom Penh d'un palais de justice, d'un hôpital, d'un marché, d'un hôtel du trésor, des postes et douanes, l'image se dressait en trois dimensions sous l'apparence d'une unique tour en stuc, pâle bijou précieux dressé vers le ciel sous l'appellation de *pavillon du Cambodge (pagode d'Angkor)* où le peintre Paul Gauguin entra sans ôter ses botoù-koad, polissant son rêve d'atelier des tropiques au spectacle des danses javanaises, l'irruption sur la scène d'une, deux, puis trois créatures surnaturelles, un échantillon du ballet princier venu des Indes néerlandaises, chamarrées d'or et de pierres, glissant dans une infinie lenteur, coulées dans les sons liquides du gamelan, une marche de songe, leurs visages fardés parfaitement impassibles, surmontés des riches coiffes ouvragées, les pieds nus presque immobiles, les torses ondulant mollement, les bras s'agitant doucement et les mains imprimant dans l'air des figures tantôt tranchantes, tantôt fluides, les doigts écrivant des signes pleins de mystère, les danseuses tournant sur elles-mêmes dans une infinie lenteur, leurs yeux d'émail fixés dans le vide pour raconter les vieux récits de l'épopée, Paul Gauguin passant ensuite devant les photographies de Pierre Dieulefils, celui-là né à Malestroit (Morbihan) et engagé au 24^e régiment d'artillerie de Vannes, envoyé au Tonkin et bientôt installé photographe à Hanoi d'où partiraient bientôt ses cartes postales 525 – TONKIN – Haïphong – théâtre 422 – TONKIN – Ninh-Binh – Pirates capturés pendant le siège de Ba-Dinh ANGKOR VAT – Escalier monumental conduisant au sanctuaire de la tour centrale (façade ouest), enfermées dans des sacs de grosse toile grise, enfermées dans les flancs des navires puis des avions aux fuselages rivetés, griffonnées de quelques mots qui iraient rassurer les familles restées là-bas, Paul Gauguin à l'affût du sauvage, du primitif et de rencontres érotiques :

— J'y retourne jeudi car j'ai rendez-vous avec une mulâtresse.

Pendant que les savants succédaient aux savants parmi les ruines, poussé par les gravures de l'explorateur-naturaliste barbu publiées quarante années plus tôt dans *Le Tour du monde*, consultées dans le souvenir d'un frère mort là-bas, à l'abri du grenier familial qui s'ouvrait sur la mer, à Rochefort (Charente-Maritime), saisi de frisson devant l'image des grandes tours étranges que des ramures exotiques enlaçaient de toutes parts, arriva sur place en touriste, le pèlerin nommé Loti, alias Julien Viaud, auteur de cette pâte littéraire qui faisait gonfler les cœurs vers les ailleurs, faisant tourner la noria des rêves, tel ce couple d'instituteurs victime de ses ténébreuses lectures, venu bien plus tard de sa brumeuse banlieue de Tourcoing ou Valenciennes s'échouer non loin à la construction d'un barrage contre le Pacifique, Loti poussé quant à lui par une gravure trouvée dans une vieille revue sur laquelle il avait greffé la légende :

— Au fond des forêts du Siam, j'ai vu l'étoile du soir se lever sur les grandes ruines d'Angkor

et rejoignant lui aussi le lever de rideau : au-delà des eaux stagnantes, voici des tours en forme de tiare, des tours en pierre grise, de prodigieuses tours mortes qui se profilent sur le ciel pâli de lumière ! Oh ! je les reconnais tout de suite, ce sont bien celles de la vieille image qui m'avait bien troublé jadis, un soir d'avril, dans mon musée d'enfant... Donc, je suis en présence de la mystérieuse Angkor ! le marin qui donna son pseudonyme à tant de rues de villes et villages s'enfonçait dans son récit funèbre dédié au gouverneur général qui avait institué la compagnie des archéologues broussards, l'E.F.E.O., un récit gris et mat, moussu aussi, ça et là piqueté d'une fleur rouge vif, repoussant les chauves-souris dans les sombres galeries de son temple intérieur pour y déchiffrer les scènes gravées, s'ennuyant aussi, blasé d'avoir assisté à tant de drames, tant de guerres, de combats, d'amours, sous toutes les latitudes, non pas tant vécus que mis

en spectacles, jusqu'à ce ballet royal, en l'absence du roi malade ce jour-là, simplement présent par sa couronne et son sceptre d'or garnis de pierres précieuses posés sur un coussin, l'attente dans la musique liquide et soudain, venue du fond, comme sortie du rideau de pluie, le surgissement sur la scène d'une apsara détachée des sculptures d'Angkor, une, deux, trois, dix, vingt, trente gracieuses créatures gainées d'or et ruisselantes de pierreries, coiffées d'une tiare d'or, aux visages fardés, aux yeux allongés, déployant tout un frémissent de rythmes, d'ondulations surnaturelles pour raconter les récits ressassés depuis la nuit des temps.

Tandis que le pèlerin s'acheminait vers le temple d'Angkor, la ville-capitale s'enivrait de l'exposition universelle charnière entre les deux siècles qui connut un éclat sans précédent et continua longtemps de diffuser des idées de gloire, comme si l'apogée de la nation tricolore, au corps chaud, maternel et dilaté jusqu'aux confins, avait attiré à elle des échantillons de la totalité de l'humanité, parmi lesquels figurait une nouvelle fois, sous l'appellation renouvelée de *pagode du Cambodge*, au pied du Trocadéro, la reproduction en béton armé de fragments prélevés aux ruines des temples de la forêt en une combinaison véritablement artiste signée de l'architecte Alexandre Marcel également auteur d'une attraction qui alignait une succession d'architectures de toutes les nations justement nommée *Tour du monde*, alors que les familles étaient aussi invitées au théâtre cambodgien où, devant un fond de scène figurant un paysage de légende avec des personnages et animaux fabuleux, finement peint par des indigènes, se produisaient sous l'égide d'un entrepreneur de spectacles privé, des ballets cambodgiens et des chanteurs annamites.

Puis, alors que le vieux roi Norodom avait fini par mourir parmi ses épouses dans son palais de Phom Penh, la scène se déplaça vers la porte de l'Orient, cette ville au fond de sa cuvette de cailloux crayeux entre ciel et mer, fondée quelque deux mille cinq cents ans plus tôt par les frères de la belle Europe partis à sa recherche tout autour de la mer Méditerranée, cette ville vouée à l'afflux des richesses, les triant, les broyant, les amal-

gamant, les transformant dans ses savonneries, huileries, stéatineries, minoteries, raffineries, verreries, tuileries, sucreries, expulsant les richesses manufacturées et aussi les gens tout autour de la Méditerranée et bien au-delà par le goulot du canal de Suez, les départs pleins d'espoir et les retours après que la fortune avait roulé, gras et repus, un cigare aux lèvres et le foie dans l'attente d'une cure à Vichy, ou bien grelottant de fièvre, un méchant mégot au coin des lèvres, le col froissé relevé et nulle part où aller. Au rond-point du Prado, un aréopage de messieurs sévères, vêtus de noir, leur moustache en croc soigneusement peignée, réunie en comité supérieur de l'Exposition, donna alors une vaste et utile leçon de choses, afin que chacun en conserve la mémoire, qu'en soient fécondés l'industrie et le commerce, que s'ouvrent de nouveaux débouchés de chaque côté des océans, un étalage en plein mistral de toutes les richesses calqué sur le grand mouvement planétaire où chacune des taches roses venait dire à la mère patrie :

— Voici ce que je produis, voici les matières premières que j'offre à votre appétit

et de son côté, la mère patrie :

— Voici les beaux objets manufacturés, les outils, les puissantes machines, les belles inventions que je vous tends pour vous perfectionner, choisissez !

Au bout de la ligne de tramway, parmi les serres, le palais du ministère, les Beaux-Arts, l'exposition florale, le diorama de Provence, le palais de l'Algérie, le pavillon des forêts, les souks, le café maure, les goums, les spahis, la presse, le pavillon de l'administration, la section tunisienne, la mosquée de Sahel-Ettaba, le palais de Madagascar, du Congo, le cinématographe de l'Afrique occidentale, la place du Soudan, la ferme-abri, le village noir, le palais de l'Afrique occidentale, le théâtre, le restaurant, le pavillon Inde tricolore-Réunion-Martinique-Guadeloupe, le palais de

l'exportation, la porte monumentale, la salle des fêtes, le panorama de Madagascar, le ballon captif, l'aéroplane, le labyrinthe, le double toboggan, les chutes du Niagara, les toupies valsantes, la Bagatelle, etc., les palais de l'automobile et de la mer, les rues de Saigon et de Hanoi, la tour d'Annam, le palais des services généraux, passés les deux ponts annamites et le pont cambodgien aux nagas moulés sur ceux du Preah Kahn, il se tenait là l'amalgame mental kaléidoscopique nommé *Angkor* : conçu par l'architecte qui avait doté Hanoi d'un palais de justice et d'une prison, d'un hôtel des postes, d'une gare et d'un hôtel des douanes et régies, le pavillon du Cambodge qui reproduisait une tour khmer aux quatre visages, du plus imposant effet, à l'indéfinissable sourire, moulés au musée indochinois du Trocadéro sous l'œil bienveillant de l'enseigne de vaisseau-conservateur, Louis Delaporte, maintenant vieillissant. Le pavillon enfermait le trésor de sa majesté Sisowath, reposant sur des présentoirs de velours vert, ses bagues en pierres précieuses, ses brillants, ses topazes, ses turquoises, les lourds bracelets en or massif garnis de diamants, les boucles de ceinture serties de rubis et d'émeraudes, les urnes funéraires, les boîtes, les théières, les plateaux, les cannes, les monnaies et les médailles, tout cela en or massif, la grande coupe en argent et cuivre destinée à recevoir l'eau lustrale des mystérieuses cérémonies rituelles, car il était là en personne le roi Sisowath, accompagné de 10 délégués provinciaux, 69 femmes, 12 musiciens, 5 gardiens, 2 bijoutiers et 1 médecin, et elles étaient là aussi en chair et en os, les danseuses de son ballet, au nombre de 42, accompagnées des 12 musiciens déjà comptés, 8 batteuses de mesure, 8 lectrices, 8 habilleuses et des 2 bijoutiers, et elles donnèrent la plus puissante et la plus jolie des attractions, débordant par leur succès les fonctionnaires qui les accompagnaient, le petit théâtre de trois cent cinquante places immédiatement remplacé par un grand music-hall puis par le terre-plein du Grand-Palais de la Ville de Marseille où elles se produisirent en plein air sept fois, sept soirs de suite, devant plusieurs milliers de spectateurs aux yeux fixés sur la merveille, chaque fois plus nombreux,

dans l'encadrement des fontaines lumineuses qui apportaient le décor de leur gerbes irisées, sous les feux convergents des foyers électriques, alors qu'entre-temps elles avaient été happées par le ministère pour se produire à la ville-capitale, au théâtre du Pré-Catelan où le sculpteur Auguste Rodin les vit surgir devant lui, les créatures divines, sans poids, irréelles, le sculpteur vieillissant au corps massif qui tenta de les saisir dans la légèreté liquide de l'aquarelle, non plus le hiératisme idolâtre de leurs costumes surchargés que l'appareil de photographe moulaît dans le papier sensible, les ramenant ainsi à leur fixité de pierre gravée sur les murs du temple, mais dans la fluidité de l'aquarelle et le tremblement de la mine de plomb, le délié de leurs mouvements dans l'air, l'ondulation de leurs corps conduits au-delà de la pesanteur et résumés par ce miracle : une main qui danse. Venues pour trois mois sur le pont d'un navire des messageries maritimes en avant-courrier de ces formes modernes de spectacles transposant sur la scène les anciennes cérémonies et rituels, les danseuses fêtées de mille cadeaux, quelques petits tours à travers la ville-capitale pour les distraire de leur indolence capricieuse, repartirent précipitamment après avoir jeté le trouble auprès des fonctionnaires, des familles et d'un vieux sculpteur, comme il sied aux créatures déléguées du monde des dieux.

Puis, après le casse-pipe des orages d'acier, s'érigea une nouvelle fois à Marseille, toujours plus haute, toujours plus fidèle, sous la direction d'un architecte du service des bâtiments civils de la Cochinchine, la reproduction d'Angkor Vat, cette fois deux étages complets du temple, avec ses bassins, sa silhouette aussitôt diffusée par d'innombrables cartes postales suivant le procédé encore expérimental de la photogravure en quadrichromie, la mauvaise superposition des films laissant baver les teintes et donnant une impression de coloriage, là-bas le filet de la loi transformait les merveilleux temples en biens intangibles, protégés des atteintes privées et du commerce au nom du lien qui reliait les vivants et les morts : *tous monuments, découverts ou à découvrir, situés sur les territoires des provinces de Siem Reap, Battambang ou Sisophon sont déclarés monuments*

historiques. Les savants de l'E.F.E.O. ayant depuis longtemps succédé aux savants de la mission archéologique de l'Indochine, les vieux marins et militaires amateurs ayant laissé la place aux architectes issus de l'École des Beaux-Arts, aux forts en thème de l'École normale ou des Chartes, les vieux savants toujours barbus mais la nouvelle génération se rasant de près, eux aussi réincarnés les uns dans les autres, échafaudant des théories, faisant fleurir les hypothèses suivant les sources épigraphiques et la comparaison des styles, rédigeant des articles toujours plus érudits dans le *Bulletin*, des ouvrages qui venaient s'aligner sur les rayonnages des bibliothèques, expliquant au passage que le roi lépreux était nu, n'était pas roi du tout, ni lépreux non plus, mais plutôt juge des enfers nommé Yama et taché de lichens, reprenant les hypothèses des prédécesseurs, critiquant les méthodes, infirmant les devanciers afin de parvenir à quelque chose comme la vérité. Le récit de la civilisation khmère venant ajouter un épisode inédit à celui de l'humanité alors en voie de compilation : au commencement était un prince indien chassé de son pays, échoué sur une plage où l'attendait la femme-serpent, Sôma, la fille du roi Nagâ, avec qui il s'unit, donnant la vie à toute une descendance de rois sacrés, rendus tels lors d'une cérémonie avec aspersion ou bien onction, accompagnée de chants, tandis que se dressait au faîte d'une montagne, au centre d'une cuve, abrité dans un temple, un bloc de grès cylindrique, au bout arrondi, au corps octogonal et à la base carrée, gainé d'or, le linga, le roi devenant une sorte de Çiva, quelques sacrifices humains pouvant avoir lieu dans les parages, l'épée sacrée du royaume bien gardée avec le trésor royal par les brahmanes, les rois bâtissant des temples, des hôpitaux et des villes, des systèmes hydrauliques, canaux, bassins, jusqu'à cet Angkor, la ville avec un grand v, la ville-temple, les rois dont les noms enfilaient les syllabes sonores comme des colliers de perles, rois universels et guerriers aussi, chasseurs, garants que le cosmos tourne bien sur son axe dans l'équilibre des quatre directions, jusqu'à l'apogée du temple aux cinq tours et de la ville aux innombrables visages sculptés, la ville pillée enfin, ses

belles statues de Bouddha en or, en argent, en bronze, en pierres précieuses déportées vers le Siam ainsi que le fier taureau de Çiva. Tel était le récit construit pièce à pièce par les savants de l'E.F.E.O., finissant eux aussi par former une généalogie tout comme les rois khmers, eux aussi avec leurs légitimes héritiers et leurs usurpateurs, leurs querelles intestines ou guerres de voisinage scientifique, alimentant l'appétit de cet adolescent du pays tricolore, jusqu'à ce qu'il grandisse, se rêvant poète et aventurier, se promenant avec sa fiancée Clara, André Malraux et Clara alors rayonnants de l'amour de leurs vingt ans, s'apprêtant à crever l'écran des illusions pour entrer dans l'aventure, cette réalité de la féerie, arpentant au Trocadéro le musée du vieil enseigne de vaisseau explorateur-archéologue-conservateur alors sur le point de finir sa très longue vie, Malraux étudiant les moulages et compulsant le bulletin de l'E.F.E.O. ainsi que l'*Inventaire descriptif des monuments du Cambodge* aux 910 monuments répertoriés par Étienne Lunet de Lajonquière dont le nom résonnait de lunes en papier et de promenades en mer de Chine, malaxant toute une pâte de rêves où se mêlaient le roi lépreux, la lecture de Pierre Loti et la légende de Mayréna roi des Sedangs, et les voilà sur le port de la Joliette, embarquant sur un navire justement nommé *Angkor*, et s'enfonçant dans la forêt, en charrettes à buffles, accompagnés de leur complice, l'ami Louis Chevasson, et d'une poignée de coolies anonymes, durant deux jours, jusqu'au temple de Banteay Srei, la *Citadelle des femmes* que Clara compara, bien plus tard, dans ses souvenirs, à un Trianon de la forêt, formant intuitivement une métaphore qui se déployait de la sorte : Banteay Srei est à Angkor ce que le Trianon est au château de Versailles. Alors retentirent dans la solitude de la forêt ponctuée de quelques cris d'animaux le bruit du marteau contre le burin, l'impact métallique du pied de biche pour détacher quelques blocs joliment sculptés, avant qu'ils se fassent pincer au retour par les archéologues de l'E.F.E.O., ces nobles barbus qui ne voulaient pas que l'on chasse sur leurs terres. Un an plus tard, après procès et scandale, ils rentrèrent à bord du *Chantilly*. Lui écrivit quelques

temps après un roman, *La Voie royale*, où rôdait la mort, une note funèbre bien différente de celle qui planait sur le récit du marin-écrivain, le vieux Loti revenu de tout, en train de quitter la vie au moment où le jeune homme pas encore désenchanté s'enfonçait dans la forêt en quête de la fortune, non, une mort quasi-juvénile, la mort objet de discours philosophiques entre les deux personnages, l'archéologue et l'aventurier :

— On ne choisit pas sa mort...

— Mais d'accepter même de perdre ma mort m'a fait choisir ma vie.

Un roman où surgissait l'ombre d'un autre aventurier, pas poète du tout celui-là, ou bien ayant au contraire basculé la poésie dans la vie, du nom de Charles-Marie David de Mayréna et qui imposa la force de son verbe à ceux qui vivaient là, sur les hauts plateaux de l'Annam, les Jarais (groupe linguistique malayo-polynésien, culture du riz sur brûlis, filiation matrilineaire, relation totémique avec des buffles sauvages ou domestiques), les Bahnars (sous-groupe linguistique du stock môn-khmer, écobuage, filiation patrilinéaire, polygamie, tabou sur les chiens, abrasion dentaire) et les Sedangs (langue môn-khmer, écobuage, parenté bilatérale) tous plus ou moins nus, équipés d'arcs et de flèches, les reins ceints d'un chiffon de tissu, poussières de peuples en attente d'être dispersées tout à fait, de rejoindre la commune humanité, Mayréna fondateur d'un royaume éphémère au cœur des ténèbres, exactement là où vint s'échouer cinquante ans plus tard, dans le déferlement des images en technicolor, au milieu d'un décor de ruines khmères, en illustration d'une autre guerre pour la souveraineté universelle, le colonel fou d'*Apocalypse Now* attrapant un insecte au sol, d'un geste à la fois ample et vif, puis le relâchant, disant quelques vers de T. S. Eliot car toujours au milieu du sang et des larmes émergeait la lyre, et lisant, posé à son chevet, *The Golden Bough*, cette fable ventrue de l'ethnologue James George Frazer qui écrivait et récrivait, enfermé dans sa bibliothèque, la légende de ce roi-prêtre ayant assas-

siné son prédécesseur après avoir cueilli le rameau d'or et parcouru les enfers, assassiné à son tour par son successeur et ainsi de suite à l'infini car c'était bien le combat entre la civilisation et la barbarie qui se jouait au fond de cette obscurité, ainsi le jeune homme pas encore désenchanté André Malraux avait amalgamé sa figure de dandy insatiable à la concrétion imagière nommée Angkor, à laquelle il fut irrémédiablement associé de biographie en biographie, jusqu'à ce qu'il devienne ministre des affaires culturelles de l'homme providentiel à tête de gargouille, dans le repli sur l'hexagone, instituant une nouvelle administration nommée Inventaire des richesses artistiques du pays tricolore, dans le souvenir des temps enfuis où, jeune homme en quête d'aventure, il compulsait fébrilement l'*Inventaire descriptif des monuments du Cambodge* dont il soulignait les phrases susceptibles de l'orienter vers quelque prise au cœur de la forêt et s'essayait à mouvoir son anti-destin en vertu de l'axiome suivant lequel tout aventurier naît d'un mythomane.

Puis, vint l'apothéose de l'expansion en une vivante et rationnelle leçon de choses, sa silhouette de presse-agrumes cette fois reconstituée au grand complet, le clou de l'exposition avec un grand e dont l'affiche promettait le tour du monde en un seul jour, sur la pelouse de Vincennes, cette exposition conçue comme l'axe du grand mouvement de va et vient entre la plus grande mère patrie et ses possessions, les natifs dessinés sur l'affiche déposant les offrandes à ses pieds, l'apport des richesses naturelles, arachides, caoutchouc, phosphates, bananes, suivi du redéploiement des richesses manufacturées, la mise en valeur, l'œuvre, pompes à moteur, locomotives, tracteurs. Un rassemblement de toutes les parties sous la conduite du maréchal Lyautey, toujours lui, sorti de sa solitude de Thorey, venu mettre les lointains sous les yeux des familles, tel un géant qui aurait refermé puis rouvert le poing pour répandre sur la pelouse les peuples bigarrés réunis au pied de la silhouette d'Angkor Vat recopié grandeur nature et posé sur un fond de verdure afin que chacun des six à huit millions de visiteurs puisse rejouer à domicile l'incroyable apparition, le

temple au bout de sa chaussée, comme si les architectes, aidés par les savants de l'E.F.E.O., avaient égalé ce peuple de géants auteurs des édifices de la forêt dont parlaient les indigènes, ici le maréchal réalisant le modelage divin de la pierre de boue, un gigantesque moulage confié à la maison Auberlet et Laurent, de Montrouge, comme un énorme joyau d'or, ou bien la nuit dans le bleu-vert de son clair de lune artificiel les cinq tours baignant au loin dans la féerie colorée, scène aussitôt transportée par des centaines de milliers de cartes postales en couleur affranchies de timbres de 5c. Le jour, des milliers de visiteurs se succédaient sur ses marches tels des pèlerins en procession, accourant pour participer à ces cérémonies apparentées à celles qui s'étaient déroulées autrefois dans la forêt du pays mouillé et que racontaient les bas-reliefs gravés aux murs des temples, les défilés plus ou moins guerriers et religieux, les hauts faits, les hommages, les allégeances, à l'image de cette photographie racontant l'une des séquences finales de la vie du vieux maréchal où se dressait sur un fond de ciel gris uniformément pâle la tour principale, grise, tandis qu'au premier plan, sur la chaussée d'accès luisante après la pluie, surmontée par les gigantesques nagas, leurs neuf têtes redressées en éventail, se pressait une foule composite de civils en imperméable, de gardes annamites en uniforme, de mandarins en robe noire, de soldats, conduite par le vieux maréchal aux traits fatigués accompagné du duc et de la duchesse d'York, en un cortège célébrant la rotation autour de l'axe, l'équilibre, l'harmonie dans les quatre directions ainsi que l'expliquaient les savants à propos des temples de la forêt maintenant étudiés du ciel grâce aux moyens de l'aviation, la montagne au centre, autour de laquelle s'agitait l'immense barattage giratoire de la mer de lait mis en branle par les géants, à l'aide du serpent mythologique, cet arc-en-ciel qui liait les humains au monde des dieux, une image mouvante, vivante et visqueuse dans laquelle la mère patrie bleu-blanc-rouge se glissait, emmenée dans la ronde par son vieux maréchal, tous les peuples réunis tournoyant avec elle dans l'ivresse de la fête.